l'Organe

petit mais efficace !

Bimensuel • numero 5 • volume 2 • 28 novembre 2006 www.lorgane.org

TOURISME SEXUEL

REPORTAGE EXCLUSIF

ÉQUIPE

Design

Directeur artistique
Jules Renaud

Ass. dir. artistique / illustratrice
Christine Roy

Directeur photo
Albert Zablit

Administration

Directeur général
Hugo Steben

Directeur de l'information
Pierre-Luc Bouchard

Directeur des finances
Alexandre Cassis

Webmestre
Édouard Reinach

Rédaction

Rédacteur en chef
Édouard Reinach

Chef de pupitre International
Édouard Reinach

Chef de pupitre culture
Pascale Gauthier-Dionne

Chef de pupitre national
Jeff Yates

Correctrice
Eve Steben

Collaborateurs

Sophie Ginoux
Maryse Tétreault
Cédric Lizotte
Dina Desmarais
Anaïs Lacroix
Amine Dabchy
Patrick Bossé
Julie Geffard

Table des Matières

3 ZLÉA
4 Musique
8 Tourisme sexuel
10 Éditoriaux
11 ATTAC
12 Intégration
13 Loco Locass
14 Suggestions Maison

Cover : Albert Zablit et Christine Roy

Coco

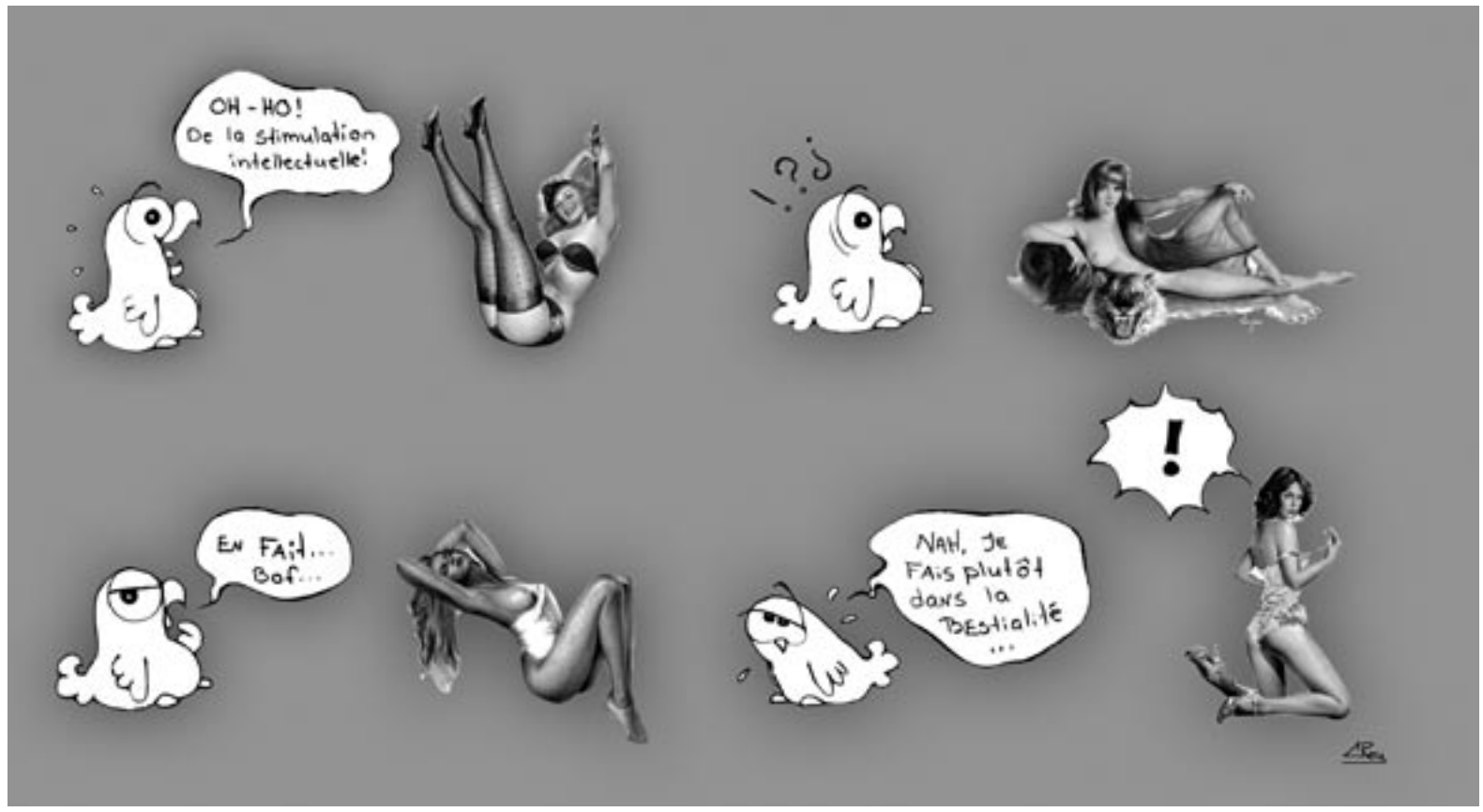


illustration : Christine Roy

C'est grâce à vous ...

L'Organe se retrouve à la fin de sa deuxième session d'existence, à quelques mois près de célébrer sa première année de publication. L'évolution constante, comme il se doit dans tout projet naissant, a été une des réalités qui ont marqué les débuts du journal. Le progrès réalisé par l'équipe en dix parutions seulement est remarquable, et l'Organe, non satisfait de trouver sa place, se démarque.

Doté d'un style visuel moderne à la cote du monde des publications étudiantes, et muni d'une vision éditoriale ambitieuse et solide, votre Organe a fait tourner des têtes et fait grouiller des cerveaux. La neutralité et l'indifférence ne figurent pas parmi les réactions que suscitent les pages entre vos mains.

Statistiquement parlant, un nouveau projet de publication a une espérance de vie de huit parutions. L'Organe a réussi à franchir cette étape importante et continue dans sa lancée. Le fait que ce journal a pu continuer d'exister malgré les adversités, malgré la compétitivité inhérente dans le monde de la presse universitaire, malgré ses textes francophones dans une université anglophone, et malgré le roulement inévitable au sein d'une équipe déjà très occupée par les obligations académiques, permet à tous ceux qui ont participé à ce projet d'en être fiers.

Et, fiers, nous le sommes.

L'Organe aimerait remercier tous ceux qui ont rendu cet anniversaire possible. Que ce soit les collaborateurs, les membres de l'équipe ou, encore plus important, les lecteurs, l'Organe doit beaucoup pour son existence à beaucoup de gens, et nous en sommes conscients.

Ce numéro sera le dernier de la session, après quoi l'Organe débutera son hibernation hivernale. Nous vous réservons plusieurs belles surprises dès notre réveil au début de la session prochaine. L'Organe continuera d'évoluer, et vous continuerez d'avoir le fruit de nos plus sincères efforts.

Soyez-en certain, les vents glaciaux et les revêtements de neige suffocants ne feront pas figer votre Organe.

À la session prochaine!

L'équipe oeuvrant sur la grille du journal| Photo: Albert Zablit

INTERNATIONAL

ZLÉA

Quand la ZLÉA fait des petits

Multiplication des accords de libre-échange dans la région andine

Maryse Tétreault
maryse_tetreault@hotmail.com

Manifestation contre le traité de libre échange au Pérou | Photo: Victor Corcuera Cueva

Pendant que l'actualité péruvienne demeurait figée sur le dépouillement des votes lors de la dernière campagne électorale 2006, l'ex-président péruvien Alejandro Toledo – dont la cote de popularité avait chuté sous les 10 % – menait des pourparlers au sujet d'un traité de libre-échange (TLC, de l'espagnol) conclu en décembre 2005 avec les États-Unis. Ce même accord controversé a été signé symboliquement le 12 avril dernier à Washington, soit quelques jours seulement après les élections générales. Parallèlement, ce geste a déclenché une crise au sein de la Communauté andine des nations, en raison des positions contestataires d'Hugo Chavez - dont le pays est entré comme membre à part entière du MERCOSUR en 2005 - et d'Evo Morales. Le Pérou et la Colombie, qui ont signé récemment des accords bilatéraux avec la puissance américaine, sont accusés par ces premiers d'être des traîtres à la Nation et d'encourager une division pan-américaine. Tandis que Chavez clame que les pays devront choisir entre une Amérique latine bolivarienne et le projet de Bush, Morales, quant à lui, propose un resserrement des relations régionales par un Traité de commerce des peuples signé en mai 2006.

En 2004, les États-Unis entamaient des pourparlers avec la Communauté andine des Nations. Ces discussions ont ensuite pris une dimension plurinationale, se centrant unilatéralement sur la Colombie, l'Équateur et le Pérou. Les avancées des États-Unis sont majeures : deux traités de libre-échange en Amérique latine (Chili, Amérique centrale) et d'autres en devenir : le Pérou, la Colombie, l'Équateur et même l'Uruguay y pense sérieusement, malgré son nouveau gouvernement de gauche parrainé par Tabaré Vázquez. Cette précipitation s'expliquerait, entre autres, par la dynamique de chantage générée par le gouvernement américain qui fait pression utilisant l'échéance prochaine d'initiatives préférentielles : le fameux *Andean Trade Promotion and Drug Eradication Act*, dans la région andine. Du côté de l'Équateur, les négociations ont été – temporairement ? – suspendues depuis début avril après que le pays ait approuvé une réforme de la loi sur les hydrocarbures qui fixe une répartition plus équitable, entre l'état et les entreprises étrangères, des entrées dérivées de la hausse du prix du pétrole brut. De plus, l'Équateur n'a pas voulu lâcher prise en ce qui concerne le dossier de la propriété intellectuelle - et le thème des brevets surtout sur les médicaments.

Il semble toutefois que les accords avec le Pérou et la Colombie soient temporairement au point mort, l'issue étant dans le camp des États-Unis, qui a relégué la question de l'approbation des TLC loin dans ses priorités. Selon les experts, ce thème ne sera pas traité avant les prochaines élections américaines. La course entre les pays andins est donc entamée: qui aura son TLC le premier ?

Et la population ? Comme l'affirme le sociologue Javier Protzel de l'Université de Lima: «Ce que l'on voit maintenant, ce sont des médias qui reçoivent des sacs d'argent et un électorat qui est un peu aveugle». C'est dans cet esprit que de petits encadrés parus dans les journaux nationaux péruviens traitaient de l'officialisation d'un traité de libre-échange entre le Pérou et les États-Unis (TLC). Dans ces pays, en plus d'être occulté, déformé ou banalisé par les médias, le «débat» autour du TLC exalte la signature de traités, sans pour autant exposer clairement ses implications et éventuelles conséquences néfastes. Selon Cesar Peña, coordinateur du Collectif péruvien *La Lucha continua*, «le commerce équitable est l'une des alternatives qui se discute présentement. Ce qui se passe c'est que souvent la presse brouille l'information [...] elle nous dépeint comme si nous nous opposions uniquement [au TLC] et que nous n'avons pas d'alternatives».

Pendant plusieurs semaines, le gouvernement péruvien a diffusé une propagande imposante dont l'un des slogans disait «plus d'exportations, plus de travail». Des avantages tels que la hausse des exportations et la création de nouveaux postes de travail sont des éventualités alléchantes pour ces pays qui vivent dans un climat d'urgence du quotidien: plus d'emplois, mais à quel prix? Dans quelles conditions? Au service de qui? Selon Oscar Cabanillas Chavez, président des producteurs agricoles de la région de La Libertad, le rapport de force validé au sein du TLC défavorisera grandement les petits et moyens producteurs agricoles locaux, et ce malgré le programme de compensations prévues pour palier les pertes créées. «[Le gouvernement américain] aide ses agriculteurs et les subventionne. En échange, nous ici sommes totalement abandonnés», affirme M. Chavez. Un manifeste public des agriculteurs émet le même type de commentaire, dénonçant que «le Président Toledo est en train de faire cadeau de notre marché au profit des produits subventionnés en provenance des États-Unis, qui donneront le coup de grâce à la production agricole nationale et locale».

Cela a généré plusieurs actes de protestation au sein de la société civile, partout sur le continent. Dans les pays andins, les journées de mobilisation et de grèves menées par des organisations paysannes, étudiantes et citoyennes ont tenté de démontrer le refus d'un traité sans consultation populaire et surtout, sans débat. Le blocage d'un référendum populaire et l'absence d'une véritable couverture médiatique sérieuse - et critique - sont deux des principales motivations qui ont animé ces discours et actes contestataires partout dans la région sud-américaine. Au Pérou, cette demande s'est concrétisée par la une campagne d'éducation autour du traité de libre-échange, «TLC, Asi no» [TLC, ainsi non], - dont les débuts inaperçus remontent à 2003 - et la remise d'une pétition compilant près de 60 000 signatures en novembre 2005. A Mar de Plata, au Sommet des Amériques de 2005, un slogan percutant scandait «La ZLÉA n'est pas morte, elle a fait des petits». Il ne pouvait être mieux choisi. Maintenant, tout est entre les mains des Congrès respectifs ◆

CULTUREL

MUSIQUE

C'était un ptit bonheur, qu'il fallait ramassser...

Damien Robitaille, chanteur unique

Lors du lancement à la SAT | photo: Pascale Gauthier-Dionne

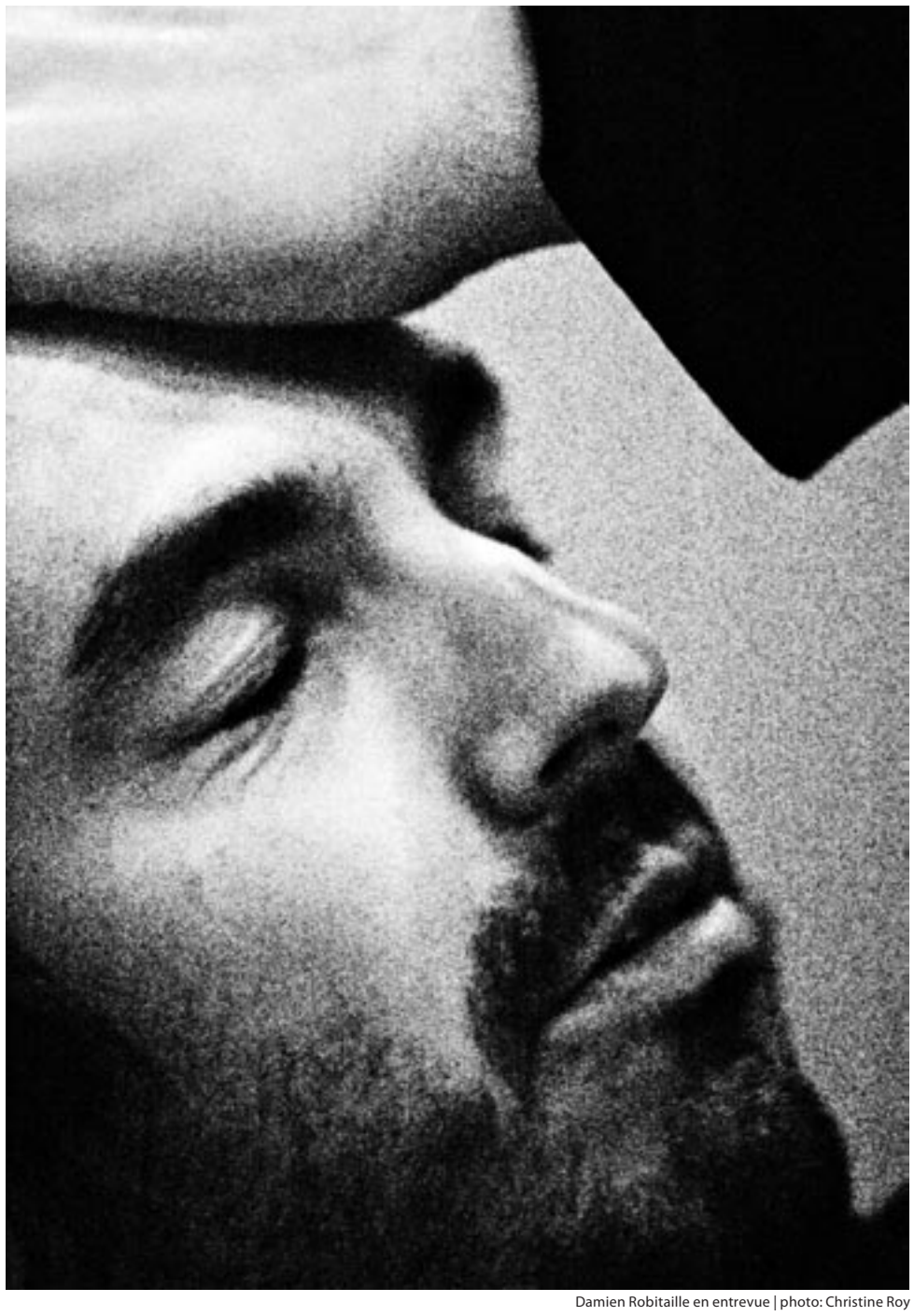
Malgré le titre de son album lancé le 16 octobre dernier, ne cherchez pas en vain un «homme qui lui ressemble»…Gagnant de six prix au Festival de la Chanson de Granby de 2003 et digne récipiendaire aux finales aux Francouvertes de 2005, Damien Robitaille a fait du chemin depuis ses premières prestations dans sa conviviale Lafontaine natale, circonscrit patelin agricole en banlieue de Toronto.

Pascale Gauthier-Dionne
culturel.pascale@gmail.com

Depuis qu'a débuté sa tournée d'entrevues et autres couvertures médiatiques, certains adjectifs se font récalcitrants lorsque vient le moment de le décrire. Comme cette manie de le comparer à un *alien* échoué dans un monde qui l'amuse…

«C'est bien ça parce que les gens se souviennent…», me répond-il lorsque j'évoque le fameux *alien* chantant. « Je ne me force pas. Ce n'est pas quelque chose que j'ai appris, c'est comme ça que je suis, et que je suis sur la scène. Je me stresse pas à penser à comment il faut que j'agisse… Faut s'amuser dans la vie!»

Sur la scène, comme dans la vie, nous pouvons en attester, Damien reste ce garçon aux airs de candide enfant de chœur qu'il a d'ailleurs été au sens littéral du terme. Dans sa tête, il semble avoir plein d'idées spontanées qui s'y bousculent, là où l'anglais et le français, ces deux cultures héritées de l'union parentale, folâtrent. Il trébuche parfois dans sa langue comme un enfant qui s'enfarge en gambadant. C'est un séducteur un peu «bon enfant», à l'accent indéfini qui charme l'oreille.



Damien Robitaille en entrevue | photo: Christine Roy

L'enfant de chœur a plus tard écrit quelques chansons pour l'église, ce qui ne peut que demeurer une influence selon lui.

«La morale, le religieux, c'est tout le temps dans mon sang… pas religieux, plutôt spirituel, biblique… c'est tout dans mon subconscient, ça sort dans mon écriture… Toute mon inspiration, c'est *tout* ce qui est rentré… Parce que les yeux, les oreilles, le nez, les sens c'est comme des éponges: ça rentre de partout, toutes les sensations… là, en-dedans, ça se mélange… quand t'écris, ça sort…»

«Quand une idée vient… c'est comme si une table apparaissait, et que t'avais à mettre tout ça beau, pis à peinturer…

Pour *Sexy Séparatiste*, c'est sûr, c'était pour une fille, mais c'est aussi pour le Québec… Parce que j'arrivais au Québec, c'était des nouvelles expériences. J'étais un amoureux de la province! C'est les deux!

Comme pour *La Femme Électrique*, c'est un jumelage. Y'a eu une panne d'électricité… J'ai dis: Ah! On est dépendant de l'électricité maintenant… ah, mais des femmes aussi…

Alors voilà, deux sujets jumelés».

Damien écrit des textes ludiques, avec ce lien indéniable avec l'enfance. Il y a des mélodies entraînantes et des chansons qui plaisent avec leur fausse naïveté. Elle est fausse, car cette naïveté n'est que surface, comme une fable de Lafontaine amusante et contemporaine.

«J'aime ça les métaphores! Comme dans la bible, c'est plein de métaphores! Je veux laisser ça universel pour que les gens l'interprètent à leur façon. Je veux pas des références trop spécifiques dans mes chansons… sauf peut-être pour *Sexy Séparatiste.* Faut que ce soit à l'auditeur, la chanson».

De père francophone et de mère anglophone, Damien a fait ses classes françaises, mais convient qu'il n'écoutait d'abord que de la musique anglophone. Alors, en dehors du fait connu qu'un professeur de CÉGEP l'ait encouragé à s'adonner à la francophonie musicale, pourquoi avoir persévéré dans cette idée de la langue française?

«Par fierté… oui, aussi parce que mon père est décédé, quand j'avais 13 ans. C'est un peu pour retrouver cette culture-là. Parce que tous les jeunes chez nous sont assimilés par l'anglais. On a juste des médias anglais chez nous. Je voulais avoir une musique qui allait peut-être toucher aux gens, chez nous aussi… pour donner envie d'écouter de la musique en français».

Le jeune chansonnier aimait à se présenter seul, assumant piano et guitare, sans omettre de présenter ses «musiciens imaginaires». Maintenant, il se retrouve le plus souvent avec de véritables camarades de scène. «Faut évoluer! J'ai fais le tour du bloc tout seul… J'ai fait tellement de kilomètres tout seul… Partir avec des amis, c'est trippant! Sur la scène, c'est l'fun! On fait de la musique entre amis!»

Lorsque l'on parle de son succès croissant, de l'intérêt qu'il suscite non seulement chez le public, mais aussi auprès des médias, il affiche ce sourire qu'il a si facile et contagieux :

«Je suis béni de Dieu!»

Damien Robitaille est-il toujours pratiquant?

«Plus vraiment… ma mère aimerait ça! Ma mère est pasteur évangélique. Mais, en fait, j'ai été catholique, luthérien, on a fait anglican… je me suis promené!»

Avec cette façon qu'il a d'accepter le grand miracle de la vie et de s'en amuser par-dessus tout, Damien n'oublie pas les bonnes valeurs que lui a transmises la bible. «Ce que je pratique-là c'est l'amour des hommes… ben des hommes en général… des humains je veux dire!»

Tout à fait dans l'esprit de ces dernières paroles, Damien Robitaille nous laisse sur quelques mots d'une chanson fraîchement composée:

Jésus nous dit «allez pêcher les hommes»,
mais moi je préfère aller pêcher les femmes
C'est pas un pécher de vouloir un baiser,
une petite sirène dans la mi-vingtaine…

Le petit bonheur a passé.. ◆

CULTUREL

MUSIQUE

Land of Talk : brûler les échelons

Une rencontre fortuite à Concordia, un mini-album enregistré avec Jace Lasek, une chanteuse à la personnalité mielleuse et la simplicité comme complice: si on en croit les dires du groupe Land of Talk, c'est à peu près tout ce que ça prend pour avoir du succès à Montréal.

Cédric Lizotte
redaction@lorgane.org

Avec un son qui rappelle Janis Joplin et Nirvana, on ne se trompe pas. Land of Talk ont donc fait le bon pari...

«En novembre dernier, on revenait d'un spectacle à New York avec The Harlem Shakes et Telefauna. On venait d'enregistrer notre mini-album, *Applause Boo Cheer Hiss*. On n'avait pas de bassiste encore», se rappelle Elizabeth Powell, chanteuse et guitariste du groupe. Ils faisaient alors partie du projet Musique sans frontiers (*sic*). Ce projet tente de regrouper des groupes de musique indie des villes New York et Montréal dans le but de leur faire voir les deux côtés de la frontière. Pour un groupe qui venait à peine de débuter...

Puisque tout s'est fait si rapidement, la montée électrifiante du groupe montréalais doit donc se faire au même rythme.

«Nous vivons surtout de la marchandise – les t-shirts et autres bébelles – et nous ne faisons de l'argent que lorsque nous faisons un spectacle à Montréal»

Un an plus tard, ils sont en tournée avec The Stills et The Dears, un voyage qui les a menés aux quatre coins des États-Unis. «San Diego, San Francisco, c'était vraiment *tits-wicked*...»

Ils repartent bientôt pour une mini-tournée qui comprend cinq spectacles à New York d'ici la fin de l'année. «Les spectacles s'empilent! Je n'ai même pas pu aller au mariage de ma cousine à cause d'un spectacle de dernière minute», dit-elle.

«Aussi, on planifie enregistrer un album au début de l'année prochaine», affirme Bucky. «Dès qu'on a assez de chansons, on s'y met!» Le processus d'écriture, selon leurs propres dires, est fastidieux. «On est lents... un peu comme de la mélasse...», ajoute Elizabeth.

Lorsque tout arrive si rapidement, il y a plusieurs changements au style de vie qui s'imposent. Par exemple, les membres de groupe ne peuvent plus accepter ou refuser de faire des spectacles par eux-mêmes! «Je me suis fait taper sur les doigts lorsque j'ai accepté de faire un spectacle sans en parler à Colin au *booking*... c'est vraiment une business!», se rappelle Elizabeth.

Une complicité musicale

Dans le succès bourgeonnant du groupe, la scène montréalaise y est pour beaucoup. Ils ont enregistré avec Jace Lasek, leader du groupe The Besnard Lakes. «Jace est tout ce que tu veux qu'il soit au moment opportun, tout est si beau avec lui», lance Chris à la blague. Ça doit être relativement vrai puisqu'une très grande quantité d'artistes montréalais à réputation internationale ont enregistré des albums avec lui, tels Wolf Parade, Islands et Starvin Hungry, entre autres.

C'est grâce à cette belle complicité de la scène musicale montréalaise qu'Elizabeth a rencontré Patrick Watson et a participé à l'enregistrement du dernier album du groupe. Elle offre sa voix aux ambiances feutrées qui font de l'album de Patrick Watson un succès. Watson affirmait lui-même lors d'une entrevue en septembre dernier qu'il avait été très facile et très simple de travailler avec Elizabeth. «En fait, on l'a appelée et on lui a demandé si elle voulait venir chanter et boire avec nous... ou plutôt... boire et ensuite chanter!»

Land of Talk en entrevue | photo: Albert Zablit

«Elle offre sa voix aux ambiances feutrées qui font de l'album de Patrick Watson un succès.»

De quoi vivre avec

Puisqu'il est possible de trouver les chansons de Land of Talk un peu partout sur l'Internet – sur leur propre site web entre autres – il faut savoir ce que ces artistes pensent des mp3. «Si les gens qui écoutent nos chansons sans les acheter deviennent des fans, c'est bon pour nous», dit Bucky. «Nous vivons surtout de la marchandise – les t-shirts et autres bébelles – et nous ne faisons de l'argent que lorsque nous faisons un spectacle à Montréal». Juste après l'enregistrement du démo, Elizabeth faisait tous les albums à la main. «Ils se paient d'eux-mêmes», dit-elle, puisqu'ils ne font pas de profit de cette manière.

De son côté Elizabeth affirme à la blague qu'il est tout –à fait normal de trouver Watson engageant. «Il parle sans arrêt! Il a toujours quelque chose à dire, c'est interminable!»

Le groupe est présentement bien établi sur la scène montréalaise et voit sa popularité augmenter graduellement. C'est d'ailleurs cette raison qui leur a permis de faire partie du festival Osheaga. L'expérience a aidé le groupe à mieux comprendre qui ils sont musicalement parlant ◆

Tous les curieux peuvent se permettre d'aller voir le site web du groupe au www.landoftalk.com.

CULTUREL

THÉATRE

Promenons-nous dans les bois ...

Dina Desmarais
dina_desm@hotmail.com

Forêts de Wajdi Mouawad

Publié chez Léméac / Actes Sud-Papiers, 112 pages, 2006 (septembre)

En salles

9 janvier au 10 février 2007 à l'Espace Go à Montréal

Que ce soit en bordure des autoroutes ou encore dans les - trop peu nombreux - espaces boisés du centre-ville, les couleurs vibrantes revêtues par les arbres attirent les regards. Elles ne sont pas sans nous rappeler du même coup l'éternité depuis laquelle nous n'avons pas troqué le béton pour le grand air et ses tapis de feuilles mortes. Préambule à saveur automnale afin de vous amener au cœur d'une toute autre forêt; celle de la plus récente pièce de Wajdi Mouawad.

«Troisième volet d'un quatuor dramatique» amorcé avec *Littoral* et *Incendies*, *Forêts*, publié chez Actes Sud-Papiers, est le texte de cette coproduction franco-québécoise créée à Chambéry, en mars 2006. Wajdi Mouawad, celui qui dit ne rien inventer, mais plutôt se contenter d'accueillir, a ainsi donné vie à *Forêts*.

Sur un siècle, à travers les époques qui se télescopent, des Ardennes en passant par Montréal, de génération en génération, six femmes sont reliées entre elles par un fil invisible. C'est par la plus jeune d'entre elles, Loup, essayant de remonter jusqu'à ses origines afin de donner un sens à son existence, que tout débute. De la guerre de 1914-1918, en passant par l'effondrement du mur de Berlin, jusqu'au drame de l'École polytechnique, les morceaux du puzzle se mettent petit à petit en place, laissant découvrir le poids de l'histoire et des guerres, de l'héritage transmis et reçu, des promesses et de l'abandon.

La sortie plus que discrète dans les librairies du texte de Wajdi Mouawad pourrait s'expliquer par le lectorat peu nombreux de ce genre d'ouvrages, une majorité de gens préférant entendre et écouter le théâtre assis dans une salle plutôt que de le lire. On peut cependant croire au plaisir redoublé que peut procurer le fait d'avoir lu au préalable le texte afin de savourer toutes les subtilités du jeu, de la mise en scène et de la scénographie.

La version publiée du texte se voulant assez près de la version jouée, l'occasion de l'entendre de la bouche de ses interprètes originaux se présentera à Montréal dès janvier 2007 à l'Espace Go et dès février 2007 à Québec au Théâtre du Trident.

D'ici à ces représentations en salles, plusieurs soirées restent libres à l'agenda afin de savourer ces mots simples qui, mis ensemble, laissent découvrir d'autres forêts encore plus denses ◆

Université d'Ottawa

Des études supérieures en sciences sociales

Ça part d'ici.

À **l'Université d'Ottawa**, à la Faculté des sciences sociales, la majorité des étudiants bénéficie d'un appui financier renouvelable de 14 000 $ à 18 000 $.

- 19 programmes innovateurs aux 2e et 3e cycles
- 220 professeurs-chercheurs

uOttawa

Classée parmi les cinq universités canadiennes à plus haute intensité de recherche

www.sciencessociales.uOttawa.ca
1 877 uOttawa 613-562-5700

l'Organe

Joignez-vous à son équipe !
redaction@lorgane.org

Tourisme

Troisième commerce illégal après la drogue et les armes, le tourisme sexuel es

Anaïs Lacroix
alacroix_2@hotmail.com

Des 600 millions de personnes qui voyagent chaque année à travers le monde, un nombre grandissant - environ 10% - s'adonne à ce type bien particulier de tourisme où, le temps d'un voyage, ils profitent des habitants, généralement des femmes et des enfants, qui vendent leur corps pour quelques dollars.

Les agences spécialisées dans le tourisme sexuel proposent un vaste choix de pratiques au voyageur qui souhaite découvrir les pratiques sexuelles d'un autre pays. Au premier rang des services se trouvent la prostitution dite classique, les voyages sexuels qui proposent sur catalogues des services peu communs et les systèmes de copinages qui permettent de louer une prostituée à la semaine ou au mois, rendant celle-ci esclave des désirs du payeur.

« On les viole, on les affame, on les brûle avec des cigarettes, on les blesse à coups de ceinture, voire à coups de couteau, on les torture parce qu'ils ne veulent pas du soi-disant « nouvel amour ».

La transaction financière à la base du commerce des corps permet au client de se libérer de toute contrainte. Il achète la liberté de la personne qui lui doit une totale soumission et dispose de tous les droits sur elle, y compris celui de la considérer comme un objet sexuel.

Les jeunes prostitués sont d'autant plus recherchés que, par peur du sida ou d'autres maladies sexuellement transmissibles, les prédateurs sexuels souhaitent des prostitués vierges, donc très jeunes. À ce jour, 10% des touristes sexuels voyagent à seule fin d'avoir des relations sexuelles avec des non pubères.

Afin de satisfaire la demande croissante des touristes, les proxénètes vont chercher des enfants de plus en plus jeunes qu'ils dupent, enlèvent ou achètent à leur famille pour quelques sous. Les enfants se retrouvent démunis et dépendent des souteneurs qui les exploitent.

Un réseau solide de traite d'humains se crée à travers le monde et les mafias sont habiles pour enlever des femmes et des enfants afin de les forcer à se prostituer, les séquestrer dans des maisons closes ou les utiliser à des fins pornographiques. On recense un nombre croissant de prostitués enfermés de jour comme de nuit dans des chambres gardées et qui n'ont comme seul contact humain que les 10 à 15 clients qu'ils voient défiler quotidiennement.

Au commerce de leur corps s'ajoute les mauvais traitements de toutes sortes, au goût des clients et des proxénètes.

Marie-France Botte et Jean-Paul Mari rendent compte, dans *Le prix d'un enfant* (Robert Laffont, 1993), des traitements que subissent les enfants : « On les viole, on les affame, on les brûle avec des cigarettes, on les blesse à coups de ceinture, voire à coups de couteau, on les torture parce qu'ils ne veulent pas du soi-disant « nouvel amour ». Et au bout du chemin on les laisse crever de ces mauvais traitements et du sida. » Ainsi maintenus en marge de la société, étranglés par la peur et la culpabilité, les jeunes n'ont d'autre choix que de continuer à se prostituer. Les séquelles physiques sont graves et les domages psychologiques, alarmants et irréversibles.

Néanmoins, il n'est pas rare d'entendre les touristes affirmer venir en aide aux prostitués et même contribuer au développement de leur pays : « Chez eux, la sexualité est une chose naturelle » ou bien « Grâce à nous, ils mangent à leur faim » Bien que la prostitution infantile révulse généralement le monde, la prostitution des adultes, dite « classique », est de plus en plus banalisée, ce qui favorise le développement du tourisme sexuel.

Contrairement à la croyance, les amateurs de ce type de commerce ne sont pas nécessairement des personnes aux tendances sexuelles déviantes. Le Nouvel Observateur publiait une étude menée par Scotland Yard en 2000 qui peignait un portrait plutôt banal des touristes sexuels. Ils seraient généralement des hommes - les femmes ne représentent que 4% du total - qui profitent, lors d'un voyage, d'une opportunité rare dans leur pays d'origine. Ce sont des touristes sexuels occasionnels, en opposition aux touristes sexuels assidus, composés d'hommes insatisfaits de leur vie sexuelle et qui se penchent vers l'interdit.

Remplaçant les vieux allemands, japonais ou américains, on voit de plus en plus de jeunes occidentaux - principalement des américains

sexuel

st une activité controversée qui gagne en popularité.

en quête de sensations fortes se tourner vers le tourisme sexuel. Ils ne semblent pas conscients de l'importance des risques encourus. La moitié des jeunes prostituées sont malades et nombre d'entre elles sont contaminés par le sida.

L'Asie, continent le plus touché par le tourisme sexuel, voit l'épidémie du sida exploser. La Thaïlande qui détient le record des exploitations sexuelles commises par des étrangers, est connue pour être le bordel de l'Asie, avec deux millions de prostitués, dont 300 000 enfants. Chaque année, le pays accueille 800 000 touristes sexuels.

L'Afrique, l'Europe de l'Est et l'Amérique du Nord connaissent également une augmentation du tourisme sexuel, mais l'essor le plus rapide a lieu dans les pays pauvres d'Amérique Latine et d'Asie.

Dans *Zone interdite*, diffusée le 17 septembre 2000, un ancien chef du gouvernement vietnamien déclarait : « Les Américains ont besoin de filles et nous de dollars ». Faut-il préciser que le tourisme sexuel est un commerce lucratif? Il constitue une importante source de devises étrangères pour les prostitués, les proxénètes et même les autorités publiques qui voient le tourisme augmenter dans leur pays.

Le tourisme sexuel est une industrie internationale qui génère à elle seule des profits d'un milliard de dollars américains annuellement.

L'industrialisation des corps suit, comme toute activité commerciale, la loi de l'offre et de la demande et les tarifs des voyages sexuels ne cessent de baisser. Les agences spécialisées dans le tourisme sexuel offrent des voyages dont les coûts varient entre 1525 et 2650 dollars américains. À cela s'ajoute quelques 20 dollars supplémentaires pour payer la prostituée.

Un client ayant eu recours aux services de G&F Tours vante les prix raisonnables de l'achat de sexe : «Pour 350 bahts (14$US), j'ai pu la ramener à mon hôtel, la baiser toute la nuit... et lorsque le matin ou lorsque j'en avais assez, lui filer un pourboire de 1000 bahts (40$)».

D'autres témoignages opposent la nature soumise des prostituées asiatiques à celle des occidentales.

Malgré la croissantemobilisation internationale, l'abolition du tourisme sexuel se heurte encore à d'importants obstacles, cette pratique étant appuyée par des réseaux complexes aux bases solides.

D'autres facteurs agissent comme motivateurs dans l'industrie du sexe, comme l'augmentation de la pauvreté, le laxisme des législations et la libéralisation des marchés sexuels, la corruption et les institutions peu répressives et peu sensibilisées au phénomène de la prostitution et de ce type de pratiques.

Plusieurs pays ont établi des lois contre le tourisme sexuel. Toutefois ces règlements ne s'appliquent encore qu'aux voyages menés dans le but d'avoir des rapports sexuels avec des mineurs.

La loi américaine sur la protection des victimes de la traite d'êtres humains reconnaît que le tourisme sexuel encourage l'exploitation sexuelle à des fins commerciales et contribue au développement de l'industrie internationale du sexe, ainsi qu'à la mondialisation de la traite d'humains.

Un nouveau projet de loi a été présenté à la Chambre des représentants du Congrès des États-Unis ainsi qu'au Sénat. La proposition tente de modifier la loi actuelle et de faire figurer au rang des activités sexuelles passibles de poursuites, « l'acheteur d'activité sexuelles à caractère commercial ».

Cet amendement permettrait de poursuivre les organisateurs de tourisme sexuel et les directeurs d'agences comme Big Apple Oriental Tours et G&F Tours. L'adoption de mesures législatives extraterritoriales autorisant les poursuites contre les touristes sexuels dissuaderait peut-être la population internationale à s'adonner à ces pratiques ◆

Tourisme sexuel | illustration: Christine Roy

Portrait-type du Touriste sexuel

CARACTÉRISTIQUES	POURCENTAGE
Homme	96%
Race blanche	73%
Marié	75%
Croyant	91%

Source : Étude du Scotland Yard, publiée dans le Nouvel Observateur en août 2000

ÉDITORIAUX

INTERNATIONAL

Désastre intellectuel

Édouard Reinach
international@lorgane.org

Samedi dernier, la contre-culture a encore frappé un grand coup dans le système. Ironiquement, ce grand coup est un désastre intellectuel pour la gauche et les altermondialistes de ce monde. Ce grand coup appelé « Buy nothing day » ou « Journée mondiale sans achat », est un évènement supporté par la plupart des organisations altermondialistes, citoyennes et écologistes, au Québec comme ailleurs.

Réinitiée par Adbusters, cette journée a pour vocation de faire prendre conscience aux gens de l'ampleur du phénomène de la surconsommation ainsi que de son impact autant sur l'environnement que sur notre mode de vie.

Connerie.

Est-ce qu'il faut un bac en économie pour comprendre que le revenu restera inchangé et que, par conséquent, les gens consommeront tout de même la même quantité de biens globalement? Si je n'achète pas d'oeufs aujourd'hui, en aurais-je moins besoin demain? Le 40$ que je n'aurais pas dépensé aujourd'hui ne sera-t-il jamais dépensé? En ne consommant pas pendant une journée, personne ne lutte contre la pollution et la surconsommation. Pire, en ne consommant pas à l'initiative de cette journée, on se voile la face. Le désastre intellectuel est de taille pour une journée créée pour conscientiser les consommateurs.

Pourquoi pas une journée mondiale sans revenu? Ne serait-ce pas une solution plus viable et plus cohérente que celle qui nous est proposée par les grands prêtres de la contre-culture: Adbuster. Bizarrement, même Adbuster fronçera les sourcils sur la question d'une journée mondiale sans revenu... Forcément, on travaillerait gratuitement... Pour les capitalistes en plus! Impensable. Dans ce cas, il faudrait que cette journée soit fériée au niveau global pour arrêter le système le temps d'une journée. Et si on en fait une journée fériée? Ce ne sera plus une initiative volontaire conscientisant le citoyen et la société. Et puis... Une journée sans revenu, le samedi en plus, ça ne change pas vraiment les choses. Alors peut-être qu'il faudra en venir à la semaine mondiale sans revenu. Pourquoi pas le mois sans revenu? Non. Bien évidemment, nous avons besoin d'un revenu. Un revenu sert à consommer, quoi qu'on en dise.

Je vous invite donc à donner votre paye d'un jour à une organisation d'aide au tiers-monde et ce, n'importe quand dans l'année. Il existe des variantes : prendre sa paye de la journée et investir dans des pancartes contre le parti conservateur; donner sa paye à une organisation environnementale ou simplement prendre une journée de travail pour participer à une opération recyclage.

Ne faisons pas l'autruche. Diminuer sa consommation passe par une diminution du revenu. Diminuer son revenu passe par une diminution du temps de travail ou un transfert de paye. Parlez-en autour de vous pour que les organisations qui prônent cette journée arrêtent de procéder à une grande opération de mésinformation, qui est une insulte à l'intelligence et à la motivation dont elles savent faire preuve pour changer ce monde.

NATIONAL

Le pansement

Déséquilibre fiscal: ces mots semblent sur toutes les lèvres quand l'on parle de politique canadienne. Pourtant, peu de gens arrivent à expliquer exactement ce que c'est, en l'occurrence les Conservateurs, ou comment le régler, comme les Bloquistes et Libéraux provinciaux. D'autres encore, tels les Libéraux fédéraux, préfèrent nier son existence. C'est dans cette dernière catégorie que s'est inscrit le quotidien La Presse, avec un éditorial d'André Pratte publié le 10 Novembre, et un autre de l'économiste Claude Picher, le 11 Novembre.

Jeff Yates
national@lorgane.org

Intitulé « Le déséquilibre fiscal existe-t-il encore? », l'article de M. Picher tente de prouver que, certes, il y avait un déséquilibre fiscal entre le gouvernement fédéral et les provinces dans les années 90, mais que ce déséquilibre a presque disparu. Il rappelle que les dépenses des provinces n'ont augmenté que de 3.9% cette année, mais que les transferts fédéraux ont augmenté de 9.3%. Pour le Québec, l'écart entre ses revenus et ses dépenses n'est plus de 2.2 milliards, comme en 2002, mais de seulement 500 millions. Les provinces reçoivent plus d'argent du fédéral, et le tour est joué!

Tel un pansement, ces transferts ne font qu'étayer un problème grandissant. Plus que la question de la nation québécoise, c'est cette réalité qui doit être reconnue : que la confédération canadienne, de par sa constitution même, est économiquement débalancée.

Les pères de la confédération ont voulu donner au gouvernement fédéral toute la latitude en ce qui avait trait, vers la fin du 19ième siècle, aux grandes responsabilités gouvernementales : la défense, le transport (ferroviaire), l'expansion vers l'ouest et le prélèvement de tarifs internationaux protectionnistes. C'est pour cela qu'ils ont donné au fédéral la plus grande part des moyens d'accumuler des revenus. Les provinces, qui n'avaient que comme responsabilité les enjeux relativement mineurs du temps, tel la préservation de la culture, l'éducation et la santé, n'ont reçu que de minces options de revenu, telle la taxe sur la propriété et l'émission de permis.

On n'avait pu prévoir que la situation allait changer de manière si drastique.

Les églises et organismes de charité ont laissé place aux gouvernements provinciaux dans la santé et l'éducation. Avec l'adoption du système universel d'assurance santé et le vieillissement de la population, les coûts afférents ont augmenté de façon exponentielle. De surcroît, avec une population de plus en plus urbaine et nantie, les provinces se retrouvent avec une facture d'éducation postsecondaire de plus en plus salée.

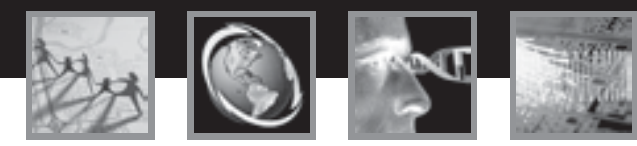
Cependant, la fédération canadienne, pacte signé dans une autre ère aux enjeux complètement différents, ne donne pas aux provinces les moyens de percevoir les revenus qu'elles ont besoin pour s'acquitter de leurs responsabilités. Voilà pourquoi le gouvernement fédéral nage dans les surplus, alors que les provinces - à une exception oléogène près - se rongent les ongles à l'heure du budget et doivent quémander de l'argent au fédéral.

Il fallait bien un économiste comme M. Picher pour affirmer que le déséquilibre fiscal est en déclin. L'augmentation des transferts fédéraux, loin d'être une solution, est un signe très clair que la relation fiscale entre les deux niveaux de gouvernement au Canada doit être revue. Dans un monde idéal, provinces et fédéral auraient un niveau de revenu proportionnel au coût de leurs responsabilités, car les transferts viennent souvent avec des conditions politiques, permettant au fédéral de sournoisement empiéter sur les compétences exclusivement provinciales. Le fait que le gouvernement fédéral ait un ministre de la santé en est un signe.

... Mais ça, c'est une autre question constitutionnelle.

La science en ACTION *pour un monde en* ÉVOLUTION

INRS



Emplois d'été de 1er cycle en recherche

CONCOURS 2007

Si vous avez complété une 2e année d'études dans un programme de 1er cycle en sciences naturelles, en génie, en sciences de la santé ou en sciences sociales, l'INRS vous offre la possibilité d'occuper un emploi d'été en recherche dans l'un ou l'autre des domaines suivants : eau, terre et environnement; énergie, matériaux et télécommunications; santé humaine, animale et environnementale; urbanisation, culture et société.

Date limite du concours : 9 février 2007

Critères d'inscription, modalités d'application du concours et information sont disponibles sur le site Web de l'INRS.

Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique

Téléphone : (418) 654-2500
Sans frais : 1 877 326-5762

www.inrs.ca

NATIONAL

SOCIÉTÉ

Une taxe pour le monde

Interview avec Claude Vaillancourt, secrétaire général d'ATTAC Québec

Claude Vaillancourt est un romancier et nouvelliste. Il est Secrétaire général de l'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'aide aux citoyens au Québec (Attac), un mouvement international pour le contrôle démocratique des marchés financiers et de leurs institutions.

Amine Dabchy
redaction@lorgane.org

Claude Vaillancourt,Secrétaire général d'Attac | Photo: Photo Promotionnelle

Amine Dabchy : Expliquez-nous votre parcours, puis surtout l'intérêt que vous avez eu et qui vous a permis d'être ce que vous êtes, secrétaire général d'ATTAC Québec.

Claude Vaillancourt : Tout d'abord, je suis écrivain et également professeur de littérature. Je me suis toujours intéressé à la politique en général, mais le déclencheur de mon engagement a été au Sommet des Amériques qui eut lieu dans la ville de Québec en avril 2001. C'était le lieu des pourparlers concernant la proposition de Zone de libre-échange des Amériques (ZLÉA). J'y suis allé en tant que manifestant et j'ai été choqué de voir que des choses se décidaient de façon anti-démocratique en excluant la société civile. Cette malencontreuse vérité ce jour-là a été à l'origine de mon engagement.

A.D : Pouvez-vous expliquer à nos lecteurs qu'est-ce que l'ATTAC ?

C.V : L'Association pour la taxation des transactions financières et pour l'aide aux citoyens est une organisation altermondialiste née en France en 1998 et existant maintenant dans environ 40 pays, tels que l'Allemagne et le Maroc. L'objectif initial de l'association était d'introduire une taxe sur les mouvements internationaux de capitaux afin de décourager la spéculation, et dont le produit financerait des projets de développement dans les pays en difficulté.

À l'origine, c'est Ignacio Ramonet qui propose l'idée de créer une « Association pour une taxe Tobin d'aide aux citoyens » dans un éditorial du journal français, le monde diplomatique. Il prônait l'établissement de la taxe Tobin et suggère de créer pour cela une organisation défendant l'idée de cette taxe.

Nous sommes un mouvement altermondialiste qui cherche à créer un autre monde sur des bases autres qu'économiques. On est aussi une association d'éducation populaire.

A.D : Quelle est la contribution d'ATTAC à l'adoption de la taxe Tobin ?

C.V : C'était le premier projet de l'association et on y croit toujours. On voudrait que la taxe Tobin déborde sur l'instauration de taxes globales, qui peuvent être multiples. On peut imaginer, par exemple, une taxe sur le profit des entreprises, qui prélèverait un infime pourcentage sur les bénéfices des multinationales. Ainsi, les profits ne pourraient plus être camouflés dans les paradis fiscaux et la notion de territoire pour les profits n'existeraient plus. Malheureusement, la réalité d'aujourd'hui nous démontre qu'on est encore loin du compte. Néanmoins, la campagne pour l'adoption de la taxe Tobin n'est pas achevée, bien au contraire, d'ailleurs le président Chirac lui-même a proposé de créer une taxe sur les billets d'avion pour financer l'aide au développement.

A.D : Qu'est-ce que la taxe Tobin ?

C.V : La taxe Tobin suggérée en 1972 par le lauréat du Prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel, James Tobin, consiste en une taxation des transactions monétaires afin de décourager la spéculation. Le taux choisi est faible, de 0,05 % à 1 % prélève sur chaque opération financière.

James Tobin a développé cette théorie économique en 1972 pour stabiliser l'économie et surtout pour éviter que les monnaies fluctuent trop souvent.

A.D : Comment appliquer la taxe Tobin unilatéralement dans un pays, sans provoquer une évasion massive des opérations de capitaux de la place financière ? Cela ne va-t-il pas encourager la création de nouveaux paradis fiscaux ?

C.V : Justement, la taxe est internationale et échappe à la notion de territoire. Une comptabilisation de toutes les transactions sur les échanges de monnaie sera effectuée et un organisme sera chargé de récapituler les opérations ainsi que récupérer la taxe. L'Union Européenne pourrait éventuellement devenir une zone Tobin. Elle serait ainsi un modèle qui inspirerait d'autres pays.

Les principaux opposants à cette taxe se trouvent dans les milieux de la finance, particulièrement anglo-saxons. Cette taxe s'oppose à leur dogme économique qui prône une non-intervention de l'État - ou des États - dans l'économie..

A.D : Quels sont les pays qui ont aujourd'hui adopté le principe de la taxe ?

C.V : La France et la Belgique ont été les précurseurs en votant une adoption de principe. Le Canada a lui aussi voté une motion d'appui au principe de la taxe Tobin.

Beaucoup de pays européens sont maintenant en faveur, mais il faut avouer qu'ils sont encore minoritaires dans le concert des nations.

Pour imposer la taxe, il faut entrevoir un changement global des mentalités et entreprendre un travail profond d'éducation populaire chez les citoyens, la société civile et les gouvernements.

A.D : Pourquoi les pays en difficulté, qui seraient les principaux bénéficiaires de cette taxe n'ont toujours pas annoncé ou voté un soutien indéfectible à cette taxe ? Ne pensez-vous pas que c'est contradictoire ?

C.V : Ces pays sont soumis à la volonté des pays du Nord et des différentes institutions capitalistes qui leur imposent même leur façon de penser. Ces pays sont extrêmement endettés, et dépendant des pays riches, ils perdent leur liberté d'action. Existe-t-il une autonomie réelle de ces pays-là ? Je ne pense pas. L'OMC et le FMI se sont substitués aux nations coloniales et forment un système néocolonialiste. On dénature leur État en soumettant leur pays au libéralisme économique. Les pays les plus développés, tels les États-Unis, qui ont longtemps vécu sous un régime protectionniste, ont ouvert leurs économies après que leurs entreprises se soient consolidées et forcent les pays fraichement indépendants à entrer en concurrence avec les leurs. Ces entreprises des pays du Sud sont automatiquement condamnées. C'est l'institutionnalisation de l'injustice ! ◆

NATIONAL

INTÉGRATION DES MINORITÉS

Intégration à l'école :

les parents plaident pour un plus grand dialogue

L'intégration des communautés culturelles passe par l'éducation en premier chef. Certains enfants trouvent très difficile leur arrivée à l'école québécoise. L'Organe examine les déroutes qui mènent parfois à l'exclusion sociale des jeunes durant leurs premières années au sein du système d'éducation.

Julie Geffard
national@lorgane.org

En quittant son Uruguay natal pour s'établir à Montréal il y a plus d'un an, Ruth Altmic s'attendait à ce que l'école québécoise offre à ses trois filles une brillante éducation. Comme nombre d'immigrants en provenance de pays moins fortunés, il lui semblait que les écoles de ce grand pays riche disposeraient de plus de moyens et de personnel mieux formé que celles de la petite république sud-américaine.

Altmic a commencé à déchanter quand il est apparu qu'une de ses filles, souffrant de dyslexie, resterait en classe d'accueil pour une période indéterminée, quand ses sœurs avaient déjà intégré le cursus normal.

Elle a contacté l'école pour se faire une idée plus claire du fonctionnement du système scolaire, et pouvoir évaluer la situation. On lui a répondu que « c'était le règlement ». « Alors je leur ai dit, je ne vous demande pas comment ça *devrait* fonctionner, je vous demande comment est-ce que ça fonctionne maintenant », se souvient-t-elle.

Après quelques échanges houleux avec les enseignants, Altmic a conclu que l'école n'était pas vraiment intéressée par sa participation. « Je voulais parler aux enseignants, mais c'était impossible. Personne n'avait le temps de me rencontrer », dit-elle.

C'est à Parents en action pour l'éducation qu'Altmic a commencé à trouver des réponses.

Visant à aider les parents à naviguer dans le système scolaire, l'association a été mise sur pied il y a sept ans dans le cadre du Centre de ressources de la troisième avenue (CRTA), un organisme montréalais de développement communautaire. Depuis, des centaines de parents, immigrés en grande majorité et faisant face aux mêmes problèmes qu'Altmic, sont venus y chercher de l'aide.

« On a eu un parent qui venait du Japon, raconte Nadine Mondestin, organisatrice communautaire au CRTA. Elle est venue nous voir parce qu'elle avait besoin d'aide pour écrire une lettre à son école demandant un document sur la façon d'inscrire son enfant. Parce qu'à l'époque, il n'existait pas de document expliquant cette démarche élémentaire. » Ce parent a fini par obtenir de l'école des traductions du document en plusieurs langues, dont des copies ont été distribuées à plusieurs organismes montréalais travaillant avec les immigrants.

Mondestin estime que des parents de dizaines de nationalités différentes ont poussé la porte de l'organisme. Insistant sur le fait que le groupe s'adresse à tous les parents, immigrants ou non, elle explique qu'il vient toutefois le plus souvent en aide à des parents marginalisés en raison de leur statut légal, leurs origines ethniques, leur religion.

Le problème de fond auquel les parents immigrés sont confrontés, explique-t-elle, est que l'école tend à interpréter la différence culturelle de leurs enfants comme un handicap. « On les catalogue comme souffrant de troubles d'apprentissage ou de troubles comportementaux, dit-t-elle, et il semble que ça réduise automatiquement leurs chances de réussir à l'école. »

Elle ajoute que les parents hésitent à s'exprimer, car selon elle, face à des professeurs ou des administrateurs forts du poids de l'institution qu'ils représentent, les parents ont le sentiment de s'attaquer tous seuls à tout un système.

On imagine que d'entreprendre cette démarche dans sa deuxième ou sa troisième langue n'est pas fait pour les enhardir.

En Égypte, son pays d'origine, Abir Abdalla était enseignante. Arrivée à Montréal il y a un an et demi, elle s'est tournée vers Parents en action pour l'éducation après qu'un professeur ait dit à sa fille que la classe n'était pas un endroit pour poser des questions. « Quand je suis arrivée ici, j'ai cru que c'était la nature du système », se souvient-elle. « On m'a dit, c'est comme ça que ça se passe au Canada. »

Avec son éloquence, sa voix forte, quand cette mère de trois enfants déclare qu'elle hésite rarement à dire ce qu'elle pense, on est tenté de la croire. « Quand les enseignants me disent que c'est de cette façon que ça fonctionne au Canada, moi je leur dis, ce n'est pas la meilleure façon de fonctionner pour le Canada », déclare-t-elle.

De gauche à droite; Dania Eldessouki, Salwa Sadek | Photo: Alexandra Petrovic

Comme Abdalla et Altmic, elle aussi enseignante dans son pays d'origine, les principaux participants de l'association viennent du milieu de l'éducation. Ainsi, au-delà de sa vocation à servir la population immigrante de Montréal, Parents en action pour l'éducation a pour projet de renforcer le partenariat entre les parents et les écoles. Un but qui passe par l'amélioration de la communication entre les deux parties, perçue par le groupe comme déficiente en l'état actuel des choses.

Pour servir cet objectif, le groupe aide chaque année quelques 60 de ses membres à développer leurs compétences en animation sociale au sein du programme d'été de l'Institut de développement communautaire de Concordia.

Originaire d'Égypte, Salwa Sadek est Montréalaise depuis 14 ans et membre du groupe depuis 6 ans. Sa participation à l'initiative, ainsi qu'au programme de Concordia a eu, dit-elle, une conséquence surprenante. Quand sa fille Dania, alors âgée de 10 ans, a appris qu'une classe de son école partait en voyage, et pas la sienne, elle a rédigé et fait circuler une pétition. « Je crois que [mon engagement] l'a influencée indirectement, et ça m'a surprise parce que je ne lui en avais jamais parlé, elle l'a fait tout naturellement », dit-t-elle.

Quant à Altmic, la situation de sa fille ne s'est pas arrangée depuis son premier contact avec l'association, et elle envisage de la retirer de l'école à la prochaine rentrée. « Les problèmes ne sont pas réglés, mais au moins je sais où est la limite de l'école, ce que je peux vraiment attendre de l'école », dit-elle.

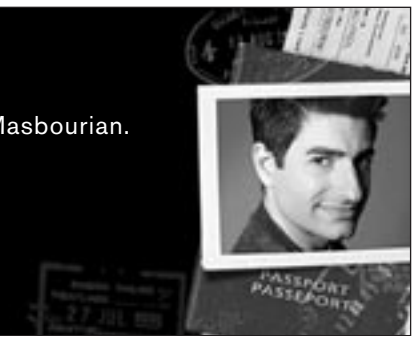
De son côté, Abdalla a envoyé sa fille parler elle-même de son problème au directeur, estimant que les enfants doivent eux aussi apprendre à communiquer pour résoudre leurs problèmes. « Les parents, les enfants, les écoles et les enseignants forment un tout, dit-elle. S'ils ne se comportent pas en conséquence, ils sont comme des gens qui se disputent sur une barque. Elle coule. » ◆

Fais de la
RADIO
Découvre le
MONDE

Deviens collaborateur à l'étranger pour Radiomonde,
une nouvelle série de la Première Chaîne radio de Radio-Canada animée par Patrick Masbourian.
Tous les détails et règlements disponibles au www.radio-canada.ca/radiomonde.

95,1 FM
PREMIÈRE CHAÎNE

Agence canadienne de développement international
Canadian International Development Agency



CULTUREL

ARTISTES ET SOUVERAINETÉ

Loco Locass sont chill

Entretien avec Biz, du groupe Loco Locass

Lorsqu'au début du millénaire le groupe Loco Locass nous a dévoilé son «Manifestif», son premier album, pour récidiver avec «in Vivo» en 2003, c'est par la musique hip hop qu'ils ont choisit d'affirmer leur position, et de prendre ainsi part à la création d'un Québec souverain. C'est aussi avec une grande satisfaction que Biz, Chafik et Batlam concluaient récemment la tournée «Amour Oral» (2004); la satisfaction de pouvoir exprimer intelligemment des idées sujettes à des polémiques pertinentes dans l'amour de la langue et la connaissance de leur propre culture.

Pascale Gauthier-Dionne
culturel.pascale@gmail.com

l'Organe: À l'origine, est-ce que vous aviez planifié être un groupe «engagé»?

Biz: Le premier texte que Batlam a écrit, c'était à Noël, sur le coin d'une table. C'était pas du tout dans un but de plan de carrière. Ce premier texte-là, c'était une réponse à une lettre ouverte qui était parue dans le journal, qui avait pour titre «Québec me tue», où [l'auteure de la lettre] expliquait pourquoi elle voulait déménager aux États-Unis. C'était en 1995...

Ça nous a f it réagir, ça m'a profondément bouleversé. [...] Donc, on a voulu répondre... C'était surement notre texte le plus mauvais à vie, c'était un premier jet. Il a fini à la poubelle. Mais dès la première fois qu'on a pris notre crayon, qu'on a fait du rap, c'était dans une perspective socio-québécoise. C'est un peu comme Stephen King... Quand des journalistes lui ont demandé pourquoi il écrivait toujours des histoires de monstres, des histoires d'horreur, il a répondu : «Mais, qu'est-ce qui vous fait penser que j'ai le choix? Qu'est-ce qui vous permet de croire que je décide?»

« Charest, avec son idée de cours d'anglais obligatoires dès la première année aurait tout aussi bien pu poser la question: «voulez-vous qu'on s'assimile à la culture anglo-saxonne du reste du Canada?»

O: Constatez-vous certains dangers à prendre position aussi ouvertement? Y a-t-il certains pièges que cela peut comporter?

B: Il y a 10 000 dangers! Quand *Libérez-nous des Libéraux* est sortie, le taux de satisfaction du gouvernement Libéral était de 17%... C'est sûr qu'on en vend des disques. Mais si le peuple est satisfait, Loco Locass est vu comme des *chiâleux*. On n'a pas commencé ça pour être à la mode ou pour vendre des disques. À la base, le rap c'était quelque chose de marginal au Québec. On se disait que personne n'allait nous aimer. L'important demeure d'avoir de bonnes chansons, de bons textes, de la bonne musique... Quand on fait de l'art, il faut avoir de bonnes œuvres d'art. Je connais des chansons engagées qui sont mauvaises, mais vraiment mauvaises! Je préfère encore écouter des pièces des Trois Accords ou bien Damien Robitaille, qui a zéro d'engagement, mais des bonnes chansons, des bons textes...

Aussi, on est politique, mais pas dans une idée de politique partisane. Si tu savais l'énergie qu'on met à se distancer du Bloc Québécois, du PQ... Pour eux, on est du pain béni!

Mais, on est utile parce qu'on est libres! On en est plus puissant. Si tu es perçu comme le troubadour d'un parti politique, tu perds ça. Un groupe de musique engagé doit rester libre. Il doit pouvoir se dissocier.

O: Où en est-on avec notre identité culturelle québécoise selon vous?

B: On est quand même des bizarres de francophones. On est une fusion entre la France, les États-Unis et l'Angleterre, un composé nouveau... On a toujours oscillé entre ces différents pôles de référence à travers les époques, ça se modifie. Cette identité-là est néanmoins toujours précaire. Charest, avec son idée de cours d'anglais obligatoires dès la première année aurait tout aussi bien pu poser la question: «voulez-vous qu'on s'assimile à la culture anglo-saxonne du reste du Canada?» C'aurait été plus simple de le demander directement! On n'a pas de problèmes en ce qui concerne le bilinguisme, on n'a pas de problèmes à connaître l'anglais... C'est tout à fait inutile comme idée. C'est du sabotage identitaire.

Je crois que les Québécois veulent continuer en français, mais je ne crois pas qu'ils soient conscients de ce que ça veut dire, des efforts que ça demande. Il faut être conscient de la menace. Mais il ne faut pas voir l'anglais en lui-même nécessairement comme une menace, c'est important de savoir parler en anglais, c'est une langue de communication internationale. Mais quand ça implique de faire disparaître ton corpus identitaire, là je ne suis pas d'accord!

O: Croyez-vous en la déclaration d'André Boisclair, comme quoi il faut considérer la question du séparatisme comme une question de cœur, non plus comme une question d'économie?

B: Il a raison de dire ça. Les économistes, ce sont des spécialistes à prédire le passé. Ce sont les plus grands charlatans. Ils prédisent une chose, que le prix du pétrole va cesser d'augmenter par exemple, ce qui se révèle faux par la suite, et ils répondent «mais on pouvait pas le prévoir...» Pour ce qui est de la séparation du Québec, c'est de la sottise de dire que le dollar va baisser... On ne le sait pas! Il y a des coûts aussi à faire partie du Canada. Les coûts, on ne peut pas les mesurer. Donc, ça ne devrait pas entrer dans la question, pas en première ligne.

Pour moi, l'indépendance c'est une question d'identité, de cœur, d'appartenance...

J'aime bien la métaphore qui dit que pour le Québec, la séparation c'est comme partir en appartement pour un jeune. Est-ce que son niveau de vie va baisser? Oui, sûrement. Mais c'est un choix que l'on fait dans le but de se projeter soi-même dans sa propre vie. Quand je suis parti en appartement la première fois, je m'en foutais de manger mes nouilles au beurre! C'est un point de départ. C'est le choix d'être maître de sa vie, maître de son lieu de résidence! ◆

TESTA ROSSA
caffè
Free wireless Internet
Study in cozy environment
Great coffee and excellent food
(paninis, salads, cakes, etc)
Show your student ID to obtain
a free coffee with the purchase
of a sandwich or salad.
Available for Special Events
(End-of-Term, Birthdays, Meetings)
Fully Licensed
Testa Rossa Caffebar
2110 Crescent, Montreal, QC
Tel: 514-844-3692

ESPACE À LOUER

7/24 marketing inc.

t 514.392.2905
f 819.564.6010
impacts@724marketing.ca

CULTUREL

LITTÉRATURE

Grand écran

Suggestions maison

Comme le Festival du nouveau cinéma et Cinémania ont une nouvelle fois égayé notre maussade automne, nous avons pensé vous conseiller quelques ouvrages en lien avec le Septième Art. De l'anthologie à l'animation, il existe en effet de nombreux petits bijoux à découvrir sur le marché. Que la séance commence!

Sophie Ginoux
sophie.ginoux@videotron.ca

1001 films à voir et à revoir
De Steven Jay Schneider
Éditions Hurtubise (2006)
960 pages – 44,95 $

Tout fraîchement parue, cette anthologie est l'édition complétée d'un livre qui a déjà eu beaucoup de succès en 2003. Un *remake*, comme on le dirait dans le milieu cinématographique, agrémenté de nouvelles entrées qui susciteront dans les faits la joie ou la consternation des cinéphiles, car il s'agit évidemment d'un panorama subjectif de ce que l'auteur considère comme des classiques. Plus précisément, l'objectif ambitieux que s'est proposé Steven Jay Schneider – secondé par une cinquantaine de collaborateurs internationaux, tout de même – a été de répertorier, chronologiquement, tous les films qui ont marqué l'histoire du cinéma depuis 1902. L'ouvrage en tant que tel est superbement présenté sur papier glacé et pourvu de nombreuses illustrations. Mais si l'on y retrouve des classiques incontestables comme *Autant on emporte le vent* (1939), *Jeux interdits* (1952) ou *Matrix* (1999), d'autres grands moments de cinéma, comme *Les anges du désir*, de Wim Wenders, *Big Fish*, de Tim Burton, ou encore *Shrek*, y sont totalement oubliés. Par conséquent, considérons ce livre davantage comme un outil intéressant, plutôt que comme une bible du genre. Une idée cadeau sympathique pour ceux que vous aimez.

Animation now !
D'Anima Mundi
Éditions Taschen 2004
780 pages + DVD – autour de 40 $

Anthologie encore, et d'un intérêt certain même deux ans après sa sortie, *Animation now,* comme son nom l'indique, nous permet de nous initier au monde de l'animation. La facture Taschen de ce livre lui apporte un caractère soigné, divertissant et d'un très bon rapport qualité-prix, ce qui est fondamental lorsqu'il est question de dessin, notamment de dessins animés. Très bien construit, cet ouvrage nous propose de découvrir, essentiellement en images, ce qu'une cinquantaine de créateurs a apporté à notre répertoire visuel. On y retrouve des signatures connues comme Disney Pixar (*Gang de requins, Monster.ca*) ou Studio Ghibli, concepteur du merveilleux film *Le château dans le ciel*. Mais on y croise aussi des découvertes surprenantes à l'image d'Aardman, studio fou furieux de films conçus à partir de pâte à modeler, ou d'Alexander Petrov, dont les dessins animés ressemblent à une suite ininterrompue de tableaux impressionnistes. Le seul petit défaut que nous pouvons trouver à ce livre se situe au niveau de son contenu écrit, assez restreint il est vrai. Mais rien ne nous empêche d'aller chercher de l'information sur les concepteurs qui nous auront le plus séduits. Voilà pourquoi nous vous recommandons sans hésitation cet ouvrage, que vous apprécierez du début à la fin.

Federico Fellini – Filmographie complète
De Chris Wiegand
Éditions Taschen 2003
192 pages – autour de 30 $

Toujours chez Taschen, une maison d'édition allemande qui a le génie de publier de beaux livres à des prix très compétitifs et sur des sujets des plus attractifs, voici un ouvrage qui va combler toutes celles et ceux qui adorent feu Federico Fellini, encore considéré comme l'un des maîtres incontestables du cinéma italien. Abondamment illustré, ce livre retrace le parcours tumultueux de Fellini à travers son art. Images tirées de films cultes, de plateaux de tournage ou de Fellini lui-même en pleine action créatrice, tous les ingrédients sont réunis pour captiver le lecteur et l'inhiber de l'univers fantasque, conflictuel et "primadonnien" de celui qui nous a offert, entre autres, *La Dolce vita*, *Satyricon* et *Casanova*. À posséder dans toute bibliothèque qui se respecte.

CULTUREL

DVD

Quand on regarde, on voit

Suggestions maison

Véritables yeux sur le monde caché qui passe inaperçu autour de nous, les documentaires nous permettent, par le biais d'images, d'en apprendre plus tout en se divertissant. On vous présente ici trois excellents documentaires d'Errol Morris qui éclaireront l'inconnu comme ils éclaireront vos salons.

Patrick Bossé
patrick.bossé@sympatico.ca

The Fog of War (2003)

Entre les 9 cercles de l'enfer de Dante, les 10 commandements de Dieu et les 12 travaux d'Hercule, il faut maintenant insérer les 11 leçons de vie par Robert S. McNamara. L'ancien secrétaire à la défense des États-Unis livre en toute sincérité ses préceptes acquis dans l'arène du pouvoir américain pendant la Deuxième Guerre mondiale, la crise des missiles de Cuba, et la guerre du Viêt-Nam. Un document essentiel dans le contexte actuel, parce que le passé est souvent garant du futur. (Le DVD de Sony Pictures offre une vingtaine de scènes additionnelles avec McNamara).

Mr Death (1999)

Fred A. Leuchter Jr, ingénieur, fume six paquets de cigarettes et bois quarante cafés par jour. Il modifie, améliore, construit des outils efficaces d'exécution pour de nombreux centres de détention aux États-Unis. Son plus grand souci est d'assurer aux condamnés à mort une fin digne… Engagé par l'historien Ernst Zündel, en procès pour défendre sa thèse révisionniste, Leuchter quitte le Massachusetts vers Auschwitz. Marteau et pic en mains, il tente de prouver l'inexistence des chambres à gaz dans les camps de concentration nazis. Le portrait d'un citoyen pas ordinaire, de sa montée jusqu'à sa chute. Électrisant.

Thin Blue Line (1988)

Novembre 1976, Dallas. Au cœur de la nuit, un duo policier arrête une voiture aux phares éteints. Un officier s'approche du véhicule suspect. Rendu à la fenêtre du conducteur, il est criblé de balles. Le meurtrier quitte rapidement les lieux du crime. À coup d'interviews avec un suspect de convenance, un criminel en liberté, des témoins malintentionnés, puis des policiers, avocats et juge à la justice légère, le réalisateur Morris démêle une toile de mensonges ayant mené à l'inculpation d'un innocent. Quand l'art sauve un homme de la peine de mort.

TESTA ROSSA
caffè

Free wireless Internet

Study in cozy environment

Great coffee and excellent food
(paninis, salads, cakes, etc)

Show your student ID to obtain
a free coffee with the purchase
of a sandwich or salad.

Available for Special Events
(End-of-Term, Birthdays, Meetings)
Fully Licensed

Testa Rossa Caffebar
2110 Crescent, Montreal, QC
Tel: 514-844-3692

LITTÉRATURE

Fantasy à la québécoise

Sophie Ginoux
sophie.ginoux@videotron.ca

Dominic Bellavance, beauceron d'origine, vient de publier son deuxième roman. Alégracia et les Xayiris Il l'admet lui-même, il était particulièrement stressé à l'idée de son second lancement, dans sa ville natale de Saint-Odilon-de-Cranbourne. Il est conscient de ne plus être «ni une nouveauté, ni une curiosité». Le succès du premier tome a créé des attentes, ce qui le rend nerveux.

Son premier roman, Alégracia et le serpent d'argent, a été publié en 2005. Il a d'ailleurs remporté le Prix Aurora 2006 du meilleur livre en français, alors qu'il faisait face à d'autres auteurs reconnus du genre. Autre signe de son succès, un étudiant en langues étrangères de l'Université de l'Oklahoma, aux États-Unis, l'a contacté pour en faire la traduction, qui pourrait être disponible au début 2007.

En plus de l'écriture, Dominic Bellavance est également impliqué dans l'élaboration des dessins qui accompagnent le texte. Ce talent est venu avant celui de conteur, car il raconte qu'il exécutait de nombreuses peintures à l'huile dans sa jeunesse. C'est d'ailleurs à partir de dessins que lui est venue l'idée de base pour Alégracia.

Dominic Bellavance est également impliqué dans la promotion des mouvements littéraires émergents et se montre critique envers la place accordée aux jeunes auteurs. «La science-fiction, l'horreur, le *fantasy* sont vus comme des genres marginaux. Ceux qui veulent percer ne savent pas qu'il existe des fanzines et des moyens de se faire publier», affirme-t-il, «alors qu'il existe beaucoup de revues pour la littérature générale».

À son avis, il «manque [à ces genres littéraires] de la promotion et des moyens». D'après lui, la fantasy reste méconnue et il faudrait travailler plus activement pour promouvoir le marché local. Les maisons d'édition offrent beaucoup de traductions de romans d'ailleurs, mais ne laissent pas assez de place aux auteurs d'ici. Par contre, Bellavance reconnaît que le succès de d'autres romans de *fantasy*, au cours des dernières années, aide à la visibilité du genre.

L'auteur de 24 ans a parcouru un long chemin depuis ses premières histoires, qui remontent à l'époque de sa passion pour les jeux de rôles, notamment Dongeons et Dragons. C'est là qu'il a développé son amour pour les histoires de magie et de mondes différents peuplés de créatures fantastiques.

Quant au deuxième volume d'Alégracia et les Xayiris, il est déjà complété. Des soucis d'édition ont fait en sorte que Bellavance a dû séparer son manuscrit en deux tomes, dû au nombre élevé de pages. Il devrait être disponible au mois d'avril. La moitié du troisième et dernier tome est déjà écrit, selon l'auteur. La date de sortie dépendra de ce qu'il fera suivant l'obtention de son Certificat en création littéraire à l'Université Laval ◆

OPTIQUE TOWN

MEILLEURS PRIX POUR LES ÉTUDIANTS

Tous les étudiants
Examen de la vue + 75$
couvert par les assurances de l'ASEQ.

Les étudiants qui bénificient de prêts et bourses obtiennent un remboursement de 185$ sur les lunettes ou verres de contact.

Venez constater les meilleurs prix en ville !

ÉTUDIANTS ET LE PERSONNEL DE L'UQAM
ET DE
L'UNIVERSITÉ DE CONCORDIA.
Examens de la vue donnés par un optométriste autorisé par l'ASEQ

Dr. A. Wootten

AU COEUR DU CENTRE-VILLE

1460, rue Sherbrooke Ouest
(au coin de Mackay)

514.286.8020

BVLGARI CHANEL Dior GIORGIO ARMANI VERSACE